

Gabriel Kapy

Je n'ai pas su
vous dire pardon



Enfance

« Ne sois pas amoureux de la plus belle femme du monde, mais sois amoureux de la femme qui te rend le monde agréable ! »

Préface

Le comportement de l'individu en « général » est rempli de passion... ! C'est le seul élément en l'homme qui ne se cultive pas..., par rapport à une éducation qu'on éprouve : la curiosité intellectuelle, c'est de parfaire son savoir par les connaissances ; mais le rend : indépendant (voir égoïste) !

*A mes enfants Gladys, Didier, Frédéric ; mes
petits enfants Madison, Océan, Warren...
que je voudrai leur dire pardon !*

Mon île

Très loin perdu dans cet océan,
Se trouve cette petite île parfois colérique,
De par ses vagues poussées par les vents
Violents, de passion, où la vie semble triste mais idyllique !

Des montagnes vertes ; magiques et luxuriantes
Vous accueillent chaudement en sortant de l'avion.
Un ciel bleu, nourrit de sa lune chatoyante
Aussi rempli la nuit de scintillantes constellations.

Tout est bleu, le ciel..., la fin de l'horizon, l'océan
Subséquemment, pourquoi ne pas vivre heureux
Sur ce petit coin de terre riche et chantonnant
Où le multi-racial tout confondu est valeureux !

Peut-être le jour, quand le temps me libèrera...,
D'addenda, l'amour ensorcelant et précieux viendra
Où encore, lorsque le gon tintera ; le glas sonnera,
Je reverrai ce petit de mon enfance, qui me resurgira !

Jean Paul Bernard NAGOU
(Avril 1968 à LAON 02)

Les Souvenirs !

Un petit pot de peinture dans ma main..., je me vis encore courir à travers les chemins cahoteux, où la poussière, à moindre coup de vent me piquait les yeux... ; certes : mais pour la bonne cause !

Une odeur de puanteur m'arasait ; m'incommodant presque le nez sous la chaleur particulière de cette île tropicale... Parfois, elle me laissait quand même respirer..., lorsque la brise venait de l'océan, elle embaumait les fleurs d'orchidées ; alors elle m'adressait pique pan son bon vouloir : un brin de reconnaissance en me répandant son parfum... sucré !

Je fus petit à l'époque... ; huit ans peut-être..., car mes maigres souvenirs ne me dénonceront surement pas..., à par « les quelques langues médisantes » de certain membre de ma famille qui trouveraient à grommeler ; mais elles furent surement d'addenda légitimes..., et incontestablement !

Quelques limousines de tacots rutilants circulaient... dans les rues de la capitale : Saint Denis..., l'allée de filaos plantés pour la circonstance les dirigeait vers la place du Barachois, « lieu où tous les soirs », quelques couples illégitimes en mal de prouesse sexuelle abondante et délurée » osaient affronter clandestinement le dictat : L'EGLISE... !

Ces rues orientaient notre vue sur la baie ; je laissais subséquemment porter au loin mon regard d'enfant innocent à l'horizon... A son bord, la jungle sociale qui ne me laissait guère le loisir de les admirer... Car cela était impoli, nous disait-on..., qu'on ose singulièrement viser notre prunelle sur cette classe sociale réunionnaise, encore imprimée pour l'époque de « la vieille colonisation »... !

Il arriva parfois..., après les veilles de fêtes ; je dus m'équiper d'un autre pot plus grand..., son contenu fut vide et servit quelques jours auparavant, aux peintres à étendre leur art, en déposant quelques couches sur les murs blancs, pour singulariser la méritocratie des maisons créoles par la disparité sociale.

Il me permit alors de recevoir les suppléments d'aliments « non consommés »... ; la chaleur ce faisant, avait déjà transformé le contenu en matière fermentée... Ainsi, malgré la forte odeur qui me dérangeait le cœur ; une seule motivation me souriait : nourrir mon « frère » le verrat de couleur : noir d'ébène... !

Mon petit cou « pour mon âge » se pliait sous le poids énorme de cette charge... La décomposition de

cette nourriture avariée « m'asphyxiait » durant le parcours, plus d'un kilomètre environ... La corvée peu valorisante, certes ; mais « gratifiante » pour la famille m'obligeait à le charroyer...

Même si la puanteur m'interloquait ; en aval elle nous apportait un résultat ; ce qui nous permettait avec l'argent recueilli, lors de la vente du cochon..., à nous faire bâfrer « un peu mieux » : ma fratrie et moi même, le contenu du fond de la marmite noircie par les années de cuisson..., sur ce feu de bois rudimentaire : « composé de trois galets »... !

Je revis ces moments douloureux, où le crépitement de cette matière vivante des forêts m'attristait..., parce qu'on avait enlevé par ignorance, ou encore par « confort de nécessité », une vie parmi tant de vies qui comptent sur « elle pour respirer »...

Alors trop petit pour apporter ma réflexion... Je m'interrogeai sur l'existence de la nature ; mais je n'eus pas de force pour crier fort, afin de convaincre la société, plus précisément les HOMMES... pour leur dire arrêter le massacre !

Le mal se renouvelait..., la dense forêt perdait petit à petit sa parure luxuriante de verdure ; mais il fallait de quoi faire bouillir sa « popote »..., au dépend du recyclage de l'air pollué... Bref me dis-je !

Mon père avait noté dans sa mémoire les deux jours... durant la semaine, je devais effectuer la « dure corvée »... Je voulus comme un curieux entrer dans son cerveau pour comprendre, ce qui l'inquiétait... Il

ne disait rien ; un mutisme l'avait conditionné, si bien que parfois « maman crut qu'il ne fut pas disponible, pour exprimer sa désobligeante passion avérée... ; dans son confort de silence »...

... Moi encore innocent..., n'avais pas subséquemment l'idée rebelle pour attirer mon père sur la déconcertante interrogation... ! L'éducation reçue m'obligea d'addenda à ne pas penser ! Alors les années passèrent sans pour autant que je puisse bougonner mes diatribes intestines ; d'absconses doléances...

Mon regard de la société pour « l'ère » me poussait précisément à penser « pourquoi mon Dieu n'étais-je pas mal voyant » ?

Vivre c'est la Vie... !

Une souffrance latente m'enivrait... La vision mesquine des autres irresponsables « voyeurs » m'intimidait... Je « vis » que la position sociale infortune de mes parents « les déplaisait », peut-être c'est le sentiment qui m'habitait présentement..., ou encore la rhétorique frustration du conditionnement pour l'époque...

Alors je restai comme un néophyte dans l'ombre des doutes sans pour autant oser poser la question... !

D'addenda, le mutisme était de rigueur ! Dire une réflexion de la sorte pouvait compromettre alors bien d'autres choses... : la rupture indiscutablement d'un contrat professionnel ; puisqu'également les

pourvoyeurs de la nourriture à « manger pour le cochon », n'étaient autres que les employeurs « incontestés » de maman... ; donc il n'y avait aucune possibilité grande messe à dire « zut alors » !

Après avoir récuré ce parc en terre battue, rempli son auge et gratter le flanc de « mon ami » ; je me mis à ses côtés et m'allongeai juste le temps d'un contact « d'Oedipe » profond : par « sentiment », car ce dernier est aussi une institution vivante ; je sentis alors qu'entre cet animal et moi un courant passait, m'apportant indubitablement une facilité de compréhension... : LA VIE !

Une remarque avait souvent attirée mon attention ; à chaque fois que papa arrivait du travail, le cochon s'exprimait de contentement en grognant, comme si « le malheur lui était tombé sur le groin » ; si bien que mon père ne comprenant pas ce qu'il voulait faire passer comme message, se mettait à « m'engueuler »...

Un jour, subséquemment..., je jugeai ne plus être le « souffre douleur » à ses caprices... Je m'organisai un quart d'heure avant l'arrivée de papa à lui faire boire quelques centilitres d'alcool à brûler mélangé à sa nourriture... Ravi, le cochon délecta euphoriquement le contenu de son auge...

Mon père, « conditionné » par les cris larmoyants de cette bête, fut inquiet de son silence effectif présentement... Alors je pris l'habitude de renouveler

quelque fois cette pratique, qui me laissa en échange la liberté d'aller jouer comme tout gamin de mon âge !

Nous fûmes alors « victime de la nécessité » !

Chaque semaine maman dut faire la lessive de plusieurs familles blanches de notre quartier... et ses environs...

Là encore une « dîme » non démeritée allait grossir les maigres salaires de mes parents, ce qui permettait à ma mère de nouer sa bourse chaque fin de semaine... D'ailleurs, l'émolument perçu ne correspondait pas vraiment à sa juste valeur, si l'on tient compte du temps fourni pour le travail ; « l'iniquité serait alors taxée d'arbitraire ». A mon « sens », une peccadille de menu monnaie primitive fut allouée... Mais grâce à Dieu, il fallut faire avec ; si non « rien » !!

Je fus éberlué lorsqu'au demeurant d'une livraison, car trop petit, je dus interpeller les badauds, pour m'aider à tirer sur la cordelette du portail...

La demeure !

Cette demeure créole,... vaste avait une présence invisible ; où les lianes piquantes des hibiscus ensorcelaient l'environnement par son parfum égoïste ; ne laissant précisément guère l'espace à quelques rosiers plantés pour la circonstance, dont les pétales rouges vifs, sanguinaires, importés de la Hollande... « Essayèrent de m'insuffler aux pavillons de mes oreilles, quelques parodies sur le comportement des esclavagistes de l'époque ». Mais ne connaissant pas le langage des fleurs, je souris... !

Quelque fois, chapardant dans la poubelle de « mes maîtres »..., je récupérai un magazine qui me donnait subséquemment la nourriture de mon cerveau et de mon esprit, par la soif de curiosité intellectuelle avérée, que je soupçonnai encore m'être bénéfique..., mais pourquoi faire ? Puisse que les postes singuliers furent réservés.

Et là, je vis sur l'emballage jeté, la confirmation : l'envoi à destination de madame ces plantes d'ornements...

Une bâtisse coloniale sentant encore la sueur de ses esclaves, où avivant l'expression décriée, sous l'emprise conditionnée par la contraction exacerbée des « réunionnais » : « La maison de Mme Desbassins, pour avoir porté des sévices corporels durant l'an 1800... ; à l'époque où les droits de l'homme ne fut pas encore vecteur de respect humain »... Puisqu'à ce jour encore, certains pays qui se disent « Démocrates n'éprouvent guère l'attitude du respect voulu par l'institution bienveillante »... !

Je parcourus les quelques mètres de dédalles du jardin structuré ; qu'Emile l'horticulteur s'amusait à « quatre pattes », à déterrer les quelques pouces d'herbes « ingrates à la civilisation », alors même que son libérateur DIEU l'avait jugé « nécessaire »...

Je veux parler indubitablement de son créateur notre « Seigneur » ; puis mon paquet sur la tête, je vis à travers ces petits carreaux, le reflet de ce visage d'enfant rempli d'espoir... ; je toquai à la porte...

Mon regard de gosse « pauvre » vit curieusement étendu sur le lit un adolescent..., drapé dans la couette en Bazin, sur laquelle des motifs africains éveillaient en moi la soif de réussir ; ses chaussures souillées de boue, dépassant le rebord du baldaquin... Je présumai à une « fatigue indolente » qui ne lui

permet pas de se déchausser... Attristé de vivre ce comportement..., mon « simple esprit » a conjugué obséquieusement à ma réflexion pour dire... : « Malgré qu'une rémunération soit allouée pour la prestation de service fournie, ne pourrait-on pas avoir un peu de respect psychologique, pour celles et ceux qui asservissent la dure tâche » ?

J'eus l'impression qu'il fut irrespectueux à l'égard de maman...

La maitresse arriva..., vêtue d'une robe de nuit satinée, imprimée d'oiseaux avec les couleurs chatoyantes et vives ; me « laissait supposer que celle-ci venait de chine ». Elle inspecta minutieusement plus d'un quart d'heure pièce par pièce..., les pourtours du travail effectué par maman, la jupe plissée en lin, avant de dire d'un ton rhétorique « le travail est satisfaisant ».

Je crus comprendre de par son expression, s'il fallut noter ma mère, « un petit cinq de sa part aurait suffi »... !

Sans perdre de temps, elle étendit par terre..., sur ces dalles de carreaux vieillis cuits, venant surement des faubourgs de la Normandie, (pays du fromage) ; où ils furent positionnés autrefois dans les vieilles mesures... On remarquait alors les traces d'usures de ces derniers, qui éveillaient pareillement des souvenirs indélébiles abritant pour l'époque... : les veillées mortuaires sous la véranda...

Un drap en toile écru recevait les autres pièces de linge sale à laver. Ces dernières furent déposées une à une ; puis, appelant sa fille, elle lui demanda de vérifier et compter le nombre d'articles à nettoyer, qu'elle me remettait... Je fus consterné et embarrassé à ne pas comprendre « l'inexistence de confiance avérée », qui les unissait « elle et ma mère », de surcroît plus de dix ans d'activités les liaient hebdomadairement... !

Je rebroussai subséquemment le chemin sous la charge impétueuse, mais je ne dus pas bougonner... Quelque part les réflexions vulgarisées, parfois invivables, durent rester au fond de ma mémoire, malgré la force destructrice de l'omerta ; je restai impassible à ce « cancer de stress qui me rongait »... !

Vivre alors fut constamment se comporter dans un climat de frustration, confirmée par un silence avéré pour ne pas invectiver les consciences notoires et se faire mettre dans le wagon des personnes marginalisées...

« La paria non associée », qui dégrade le sociétal de la vie en général par son complexe d'une part, pour certains « élites de supériorité » et pour d'autres le citoyen lambda : les titulaires des barreaux inférieurs de la classe sociale » désignés d'office... « Castre des intouchables » !